

Alethea Hayter

## La vision brisée de De Quincey

Traduit par Denise Getzler

Voici deux cents ans, le 15 août 1785, naissait Thomas de Quincey. Soixante ans plus tard, en août 1845, le *Blackwood Magazine* interrompait la publication de ce qui aurait dû être la plus puissante des créations originales de De Quincey, *Suspiria de Profundis*, œuvre dont l'auteur n'avait encore écrit que la moitié. On trouve trace du récit du déroulement de cet avortement littéraire dans les lettres que De Quincey adressa au *Blackwood Magazine*, lettres qui sont maintenant propriété de la Bibliothèque nationale, en Écosse.

De Quincey venait à peine, au prix d'épouvantables efforts, de s'extirper du gouffre de l'opiomanie dans lequel il était à nouveau tombé. En juin 1843, de retour de Glasgow où il avait séjourné quelque temps, il s'était installé, pour y vivre avec ses enfants, dans un cottage de Lasswade, village situé à douze kilomètres d'Edimbourg. A Glasgow, où il vivait dans de sordides garnis, il avait été malade, souffrant de crises d'érésipèle, de goutte et de rhumatismes. A ces épreuves s'était ajoutée cette abomination qu'était pour lui toute abstinence de laudanum, fût-elle brève. Bien que les conditions d'hygiène de sa maison de Lasswade aient été plus grandes, pendant les mois d'été de 1843, « le poids d'une douleur insupportable s'accrut ainsi qu'une extrême aversion pour la vie », ce qui suscita en lui une tentative désespérée, dans le but d'échapper à l'abîme. Il arrêta son choix sur une triple cure, traitement énergique qu'il mena à bien résolument. Il prit, pendant de nombreuses semaines, de fortes doses de fer, parcourut à pied, tout autour de son minuscule jardin, une distance, fixée par lui au préalable, de plus de seize kilomètres par jour, et ce durant trois mois ; de même, au cours de cet automne, il commença petit à petit à réduire ses prises de laudanum, passant de dix ou même douze mille gouttes par jour à cent cinquante, dose qu'il parvint à maintenir presque constamment pendant le restant de sa vie.

Ce fut un prodigieux exploit, surtout si l'on songe que pendant toute cette période, il s'échinait à écrire des articles et des livres afin de repousser ses créanciers. Les sujets habituels en étaient l'histoire grecque et romaine, et il semblait bien alors que les réminiscences personnelles et créations fantastiques de son imagination appartenaient dorénavant au passé. Mais, au fur et à mesure qu'il avançait dans sa cure, ses facultés mentales surgissaient à nouveau, son écriture se faisait plus nette, sa soif d'écrire plus impérieuse. Il avait le sentiment d'avoir rétabli le juste cours de sa pensée, d'être tout à la fois capable d'écrire et de condenser ce qu'il avait écrit. Peut-être cette dernière certitude était-elle trop optimiste, car s'arrêter fut toujours pour lui chose fort difficile.

L'angoisse et une profonde mélancolie parvinrent toutefois à le faire reculer dans son entreprise. En janvier 1844, il avoue avoir succombé à une crise de désespoir et d'abattement, et bien qu'en février, il ait ressenti les premiers signes de réelle guérison, il fut, tout au long du printemps de cette année-là, tourmenté et torturé par « d'affreuses réactions de nervosité frénétique », réactions qui étaient les symptômes du sevrage. Jusqu'à la fin du mois de novembre 1844, il continua à sentir « les terribles arrérages de colère de l'opium en déroute, sans cesse, en tourbillons, s'abattant sur moi ».

Des notes de son journal, qui sont des cris d'agonie, des supplications, révèlent à quel point il souffrait. Mais ce ne fut pas en pure perte. Ses facultés intellectuelles renaissantes se tournèrent vers la souffrance, ses causes, son but, sur son rôle dans la formation de la personnalité. Au cours des vingt-trois années qui s'étaient écoulées depuis la rédaction des *Confessions d'un mangeur d'opium*, il avait vu mourir sa femme et trois de ses fils ; il avait connu l'extrême pauvreté, et, continuellement, la maladie, ainsi que l'épuisement dû au surmenage. Il s'était de plus en plus attardé, en pensée, tout comme dans ses articles publiés, sur les souffrances de son enfance et adolescence, suspendues comme des stalactites au toit sombre de son imagination par trente années de rêves exaltés par l'opium. Ces expériences commencèrent alors à se cristalliser en une subtile et riche théorie du fonctionnement du subconscient dans la mémoire, dans les rêves, de son rôle dans la conquête et la maîtrise tant de la douleur, des traumatismes que de la solitude, de la honte et de la peur.

La faculté de rêver qui était la sienne a peut-être été réactivée par son abstinence de l'opium, cet « hideux incubé » qui étreignait son esprit, le réduisant à l'incohérence et l'incapacité, et dont il avait fini par reconnaître la véritable nature. Un événement extérieur contribua également à l'aider à rassembler ses théories spéculatives sur l'opium et l'imagination. Le 15 août 1844, il demanda au *Blackwood Magazine* de lui envoyer *La vie de Coleridge*, par James Gillman, dont il voulait faire la critique. Pendant l'automne, De Quincey ne cessa de ressasser le contenu de ce livre et de comparer la dépendance de Coleridge envers l'opium et la sienne. Lorsqu'il parut enfin dans le *Blackwood Magazine*, en janvier 1845, son article critique sur *La vie de Coleridge* par Gillman s'intitulait « Coleridge, mangeur d'opium », et célébrait le pouvoir de l'opium sur l'esprit vision-

naire, sa capacité de donner « une puissance accrue pour parler de l'obscur et du ténébreux ».

Dans la grande fièvre créatrice qui s'empara de De Quincey à la fin de l'été 1844, l'imagination et l'esprit visionnaire furent ses thèmes favoris. Selon une lettre du mois de février suivant, il commença à travailler sur une suite de ses *Confessions d'un mangeur d'opium* en août 1844, mais la première référence à son nouvel ouvrage qui soit clairement datée (œuvre intitulée à cette époque *Suspiria de Abyssa*) se trouve dans une lettre du 17 décembre 1844, adressée au *Blackwood Magazine*. Il s'y excuse de son retard à poser pour le peintre Watson Gordon qui devait faire son portrait pour William Blackwood. Le retard ne venait pas de l'opium :

« La nécessité de saisir et retenir des passages... de cinq articles différents (dont deux de loin parmi les meilleurs de ceux que j'aie jamais écrits), à mesure qu'ils surgissaient avec la vélocité de la lumière, m'a mis dans la plus totale impossibilité de vous rendre plus tôt visite. Les deux articles dont je fais ainsi l'éloge sont :

1. Des journaux.
2. *Suspiria de Abyssa*, qui est la suite des *Confessions d'un mangeur d'opium*. »

L'affirmation selon laquelle l'œuvre à venir, *Suspiria*, était parmi les meilleures qu'il ait jamais écrites se trouve répétée de façon encore plus catégorique, un mois plus tard, dans une lettre à son ami le professeur Lushington ; il y déclare que l'œuvre, maintenant connue sous le titre de *Suspiria de Profundis*, est de loin supérieure aux *Confessions du mangeur d'opium*, qu'elle est en fait « le nec plus ultra, en ce qui concerne les sentiments et la faculté de s'exprimer, le summum de ce que je peux atteindre ». De Quincey ne cessa jamais de croire que *Suspiria* était sa meilleure œuvre, même après le fiasco que fut sa publication en 1845. En 1853, dans sa préface générale à ses œuvres choisies, il place les *Suspiria* au-dessus des *Confessions*, dans la catégorie la plus haute de ses œuvres, c'est-à-dire « dans les modes de prose passionnée ».

Lorsque De Quincey mentionna pour la première fois les *Suspiria* dans la lettre au *Blackwood Magazine*, il les désignait sous le nom d'articles, mais six semaines plus tard il dit au professeur Lushington qu'il considérait maintenant ce projet, qui l'avait, disait-il, occupé « pendant sept mois de pénible et intense labeur », comme un livre en quatre parties, à paraître par livraisons successives dans les numéros de mars, avril, mai et juin du *Blackwood*, pour être ensuite rassemblés en un volume et publiés avec une introduction sous forme de lettre à ses filles. Le 17 mars, il demanda au Blackwood de lui envoyer deux jeux d'épreuves de chacune des livraisons, car il désirait garder un jeu comprenant les notes de ses corrections faites sur l'autre jeu afin de ne pas perdre « l'occasion d'édifier solidement les fondations d'une future réédition ». Pendant toute la durée de sa publication et même avant, l'ouvrage ne cessa de s'épaissir et prit la forme d'un livre complet.

Le premier fascicule incluait la première partie de l'ouvrage paru dans le numéro du *Blackwood* de mars 1845. Les lecteurs du périodique à qui on avait promis une suite des *Confessions du mangeur d'opium* s'attendaient peut-être à des révélations sur les vingt-cinq années d'opiomanie continue de De Quincey, puisqu'à la fin de ce premier ouvrage, il avait vraiment prétendu être guéri. S'il en était ainsi, ils ne pouvaient manquer d'être déçus. *Suspiria de Profundis* révèle très peu de choses sur la vie adulte de De Quincey. Le thème en est le développement de la psychologie humaine dans l'enfance et l'adolescence, l'éducation par la souffrance qui, tout en torturant le cœur, dévoile les potentialités de l'âme, processus accompli partiellement par l'entremise des rêves. « Les rêves sont un fragment de la vie conquise de l'âme enfantine », devait écrire Freud cinquante-cinq ans après que De Quincey avait tracé ce plan de campagne de la conquête psychologique, de l'émergence dans la maturité. Le but de De Quincey était d'obtenir que l'importance des facultés de rêverie dans le développement de la personnalité humaine soit reconnue. Dans les rêves, les expériences formatrices de l'enfance, enfouies dans la mémoire, survivent sous la forme de structures symboliques composées d'amas d'images, « des involutives », selon ses termes, que le rêveur est en mesure de réinterpréter, grâce à ses propres facultés d'observation. Ainsi conquises et assimilées, elles façonnent et renforcent la personnalité adulte. De Quincey nous permet de comprendre cette intuition profonde et originale, non par un raisonnement direct, mais par un schéma général de réminiscences, de personnifications, de parallèles historiques et légendaires. Les souvenirs de l'enfance s'entretissent avec des mythes antiques. Parmi les formes illustres et ténébreuses de Mammon, du Cyclone, de l'Apparition de Brocken, du Juif Errant, on croise sa sœur morte, un tuteur tyrannique, un voyageur rencontré par hasard, comme dans le poème de T.S. Eliot, *La Terre Gaste*, où Albert, Lil et madame Sosostriis côtoient Tiresias et Phlebas.

*Suspiria de Profundis*, bible de l'esprit qui rêve, est, par ses points de vue changeants, de l'étoffe même dont sont faits les rêves, mais ce n'est pas une œuvre incohérente. Elle possède un plan de base logique, que De Quincey établit dans la conclusion de la première partie de l'ouvrage « Levana et les Dames de la Douleur ». Ce fut là pendant longtemps un morceau d'anthologie, mais si on le découvre sous cette forme, c'est-à-dire isolé, il peut apparaître comme un somptueux jargon incantatoire qui a sans doute éloigné à jamais les lecteurs de De Quincey. Au contraire, si on lit ce morceau dans son vrai contexte, comme les entrelacs d'une haute fenêtre à travers laquelle surgira peut-être l'aube nouvelle de la psychologie humaine, c'est bien autre chose. « Levana et les Dames de la Douleur », avec sa postface, nous révèle la méthode d'après laquelle l'auteur présente au lecteur les thèmes complexes de *Suspiria*. Levana personnifie l'éducation de l'esprit humain par les processus du subconscient, ceux-ci personnifiés à leur tour sous la forme des Dames de la Douleur. La Mater Lachrymosa, à laquelle la première partie de *Suspiria* est consacrée, règne sur les souffrances et les deuils de l'enfance, illustrés par les propres souffrances de De Quincey, à la mort de ses petites sœurs. La deuxième partie relate les moments du choix et de la décision, dans la vie de De Quincey et celle des autres,

moments qui deviennent les matériaux du rêve et sont plus tard reconnus comme des tournants dans la formation de la personnalité. La troisième partie, sur laquelle règne *Mater Suspiriorum*, est consacrée à des légendes et mythes, à des biographies relevant de l'expérience personnelle de l'auteur et illustrant le thème des victimes et déshérités innocents, hôtes du « monde paria » des rêves. La quatrième partie, « Le Royaume des Ténèbres », dont le souverain est *Mater Tenebrarum* », comprend des descriptions détaillées de meurtres et conspirations, tant contemporains qu'appartenant au domaine de l'histoire ; elle a trait aux cauchemars dus à la terreur dans lesquels des assaillants s'approchent lentement par des portes secrètes et pénètrent dans la personnalité du rêveur.

\*  
\*\*

Tel était l'extraordinaire ouvrage que le *Blackwood Magazine* lança avec une certaine inquiétude au mois de mars 1845. Des signes de tension entre l'auteur et l'éditeur se manifestèrent dès le début. Vers la fin du mois de mars, quand De Quincey eut envoyé la deuxième livraison pour la publication du mois d'avril, le périodique a certainement soulevé cette objection : les lecteurs du périodique auraient besoin de plus amples explications sur le thème sous-jacent de l'œuvre. C'est alors sans doute que De Quincey rédigea l'ébauche de la postface à la fin de « *Levana et les Dames de la Douleur* », qui définissait le contenu des quatre parties de *Suspiria*. Dans une note qui porte seulement cette date « Jeudi, 11 heures et demie du soir », il écrit au *Blackwood* :

« Certes, l'idée m'est bien venue à l'esprit tout d'abord que cette première section, avec sa conclusion rhétorique, ne requerrait pas d'ajout. Et c'est peut-être bien le cas. Mais à la réflexion, je crois que vous avez raison, et qu'il devrait y avoir quelques références à la deuxième et troisième sections, en guise de préparation, afin que le lecteur s'attende à ce qu'il va trouver. J'ai rédigé ce passage et vous l'envoie sur-le-champ. »

De Quincey avait déménagé, quittant Lasswade pour s'installer dans un meublè à Edimbourg afin d'être à proximité lors de la correction des épreuves de *Suspiria*, et c'est de là qu'il écrivit le 22 mars une lettre de condoléances à l'annonce de la mort subite, deux jours auparavant, d'Alexandre Blackwood, l'aîné des trois frères qui dirigeaient la maison d'édition, mort qui devait se révéler des plus néfastes pour le sort de *Suspiria de Profundis*. Un autre coup s'abattit quatre jours plus tard sur De Quincey, lorsqu'il vit les épreuves de la livraison du mois d'avril. Le 27 mars, il expédia en toute hâte une lettre de véhémence de protestation au *Blackwood* :

« J'ai été grandement affligé, en revenant chez moi la nuit dernière, de découvrir que l'article du magazine n'inclut pas « *Levana*

et les Dames de la Douleur ». Et je comptais dessus, ainsi qu'un bref final pour clore la première partie, que je tenais prêt à joindre au reste quand j'aurais vu l'effet en caractères d'imprimerie, pour qu'il soit la principale artillerie de cette partie. Si on ne s'écarte pas tant soit peu de cette règle générale de compression en un espace de seize pages, non seulement en ce point précis mais pour ce qui suit, ce sera un désastre qui détruira en grande partie l'impression qui aurait dû autrement naître... cet art-opium dépend dangereusement d'un privilège particulier de cette nature, sans compter qu'il y a de nombreux passages qui perdront tout, non seulement l'effet mais même le sens, si on les arrache à leur contexte. »

Il demande qu'on lui indique avant dix heures le lendemain matin combien d'espace supplémentaire on lui accorde, car, « à moins d'un nouveau procédé, à moins de composer une conclusion modifiée, je serai brisé, anéanti, si je dois conclure là ». Ses supplications demeurèrent vaines. La livraison du mois d'avril se termina avec la conclusion de « Douleurs de l'enfance », qui était la première et la plus longue section de la première partie des *Suspiria*. Cette partie, qui constituait l'ouverture, s'était déjà étalée sur deux numéros du *Blackwood*, et était pourtant inachevée. Combien de temps faudrait-il pour publier l'ensemble des quatre parties ? Pendant les dix premiers jours d'avril, De Quincey demeura alité dans son meublé, avec une pleurésie, plongé dans la plus grande inquiétude quand il pensait à la livraison à venir. Un autre coup s'abattit sur lui le 22 avril. Le *Blackwood* décida que le numéro de mai ne comporterait pas la nouvelle livraison des *Suspiria*. « Je sens que si ces livraisons sont interrompues, ce sera un choc terrible pour moi », se lamenta De Quincey. « Le dégoût des lecteurs frustrés, alors que leur attente a été encouragée par des flots de promesses qui annonçaient des effets et des chocs à venir, sera profond. »

Après l'interruption du mois de mai, la publication devait être reprise dans le numéro de juin, et quand arriva le 19 mai, De Quincey était de nouveau plongé des journées entières, dès six heures du matin, dans les corrections d'épreuves, et reconnaissait que « de toutes les tâches que j'aie jamais accomplies dans ma vie, c'est la plus écrasante, à cause de la nature aérienne et ténébreuse de cette composition ». Les problèmes de longueur et de continuité empiraient, et la mésentente avec le *Blackwood* grandissait. On avait fait des coupures dans la livraison d'avril et on lui demandait maintenant de rallonger celle de juin, se plaignait-il. La livraison de juin devait inclure les dernières sections de la première partie : « Le Palimpseste », « Levana et les Dames de la Douleur », « L'Apparition de Brockwen », et « Savannah-La-Mar », final de la première partie. Mais les opinions divergeaient quant à la nécessité de notes explicatives et de chaînons reliant la troisième et quatrième de ces sections, toutes deux contenant des références au Sombre Interprète, puissante image où s'incarnait l'auteur, être second qui se tenait aux côtés de son imagination et déchiffrait ses expériences.

« Quant à la note sur l'Apparition de Brocken, je ne sais vraiment que répondre. Il est inutile dans une note hâtive d'en faire le récit ; mais une chose est claire, une note, quelle qu'elle soit, est nécessaire pour que le lecteur comprenne l'introduction de ce récit dans le texte... Cette perte m'est douloureuse en cette intense période de rédaction, et avec de si nombreux textes de liaison à composer ; mais, si vous me dites enfin ce que vous souhaitez réellement, je ferai quant à moi de mon mieux pour exaucer vos désirs. »

La section sur le Sombre Interprète, qui constituait un texte de liaison, et avait été supprimée par Blackwood, fut seulement publiée après la mort de De Quincey.

Le numéro de juin du *Blackwood* publiait la fin de la première partie des *Suspiria*, mais sous une forme qui n'était pas exactement celle qu'avait projetée De Quincey. Le numéro de juillet entamait la deuxième partie qui devait être consacrée à ces moments juvéniles de choix, d'acceptation des responsabilités qui se réverbéraient si longuement et de façon sinistre dans les rêves, et puis dans les chambres d'écho de la maturité. La livraison se terminait par un point d'interrogation, et, presque à mi-phrase, par l'apogée à venir. Puis, le silence. Il n'y eut plus d'autre livraison en août, septembre, octobre, et pendant tous ces mois aucune lettre de De Quincey au *Blackwood*. Le 10 novembre 1845, il envoya au magazine une note solennelle, écrite à la troisième personne, dans laquelle il déclarait que « pendant le mois en cours, il enverrait le restant des *Suspiria* (maintenant presque achevés), ce qui constituerait les pages 72 à 80 du périodique ». Mais aucune livraison ne parut dans le *Blackwood*, en décembre 1845 ou dans les trois années qui suivirent. Les craintes de De Quincey s'étaient réalisées. Le projet avait été « entièrement brisé ».

Qu'est-ce qui n'a pas marché ? De Quincey a-t-il cessé toute contribution dès le mois d'août, parce qu'il était irrité des coupures et du remaniement infligés par le périodique aux quatre premières livraisons ? Si c'est le cas, il est douteux qu'il ait proposé en novembre à ce même périodique d'autres livraisons. Le *Blackwood* a-t-il dû arrêter la publication parce qu'à ce stade, en août 1845, De Quincey n'en était pas encore plus loin que la première partie et la moitié de la deuxième partie ? Il avait déclaré les avoir terminées en février, mais en novembre, il en parlait comme si elles étaient « presque terminées ». On pourrait soutenir que ni alors ni plus tard, il n'a dépassé le stade du plan de base, soit une partie et demie, avec des matériaux dispersés pour le restant. Ainsi que j'espère le montrer, il existait probablement quelque chose de plus complet, même si ce ne fut pas rédigé de manière cohérente sur le papier pendant l'été 1845. Si les éditeurs du *Blackwood* s'étaient montrés plus patients, ils auraient eu la gloire de publier dans son entier l'œuvre majeure de De Quincey. Longtemps auparavant, en 1821, William Blackwood avait perdu l'occasion de publier les *Confessions d'un mangeur d'opium*, parce qu'il avait fini par s'irriter, poussé à bout par l'attitude provocatrice de De Quincey, ses tergiversations et explications plutôt arrogantes. Au cours des années qui suivirent, les fils de William,

Robert et Alexandre, avaient fait preuve en général d'une patience et longanimité admirables face à un collaborateur qui passait le temps qu'il aurait dû utiliser pour achever des articles qui auraient dû être terminés depuis longtemps, à écrire des lettres pour expliquer pourquoi il ne pouvait les terminer à temps. D'une belle écriture, avec une phraséologie scrupuleusement expressive, une profusion de détails justificatifs inutiles, il rédigeait lettre après lettre, et celles-ci se déversaient dans le bureau du *Blackwood* ; toutes furent méticuleusement répertoriées pour une postérité qui ne peut que s'émerveiller d'une si grande patience, qui surpassait de loin la vocation normale et les devoirs d'un éditeur.

Mais c'est peut-être au cours de l'été 1848 qu'on peut trouver un point de rupture. Alexandre Blackwood venait de mourir, et les affaires de la maison d'édition étaient en pleine mutation. En juillet, le troisième frère, John, qui avait dirigé le bureau londonien de la firme, revint à Edimbourg pour prendre la succession à la tête du périodique, jusque-là dirigé par Alexandre. On sait que John Blackwood n'aimait guère De Quincey. « Mon oncle John ne lui pardonna jamais certaines de ses actions », dit le jeune William Blackwood en 1896. Peut-être John Blackwood, quand il arriva à Edimbourg en juillet, décida-t-il qu'il n'était plus question de faire paraître les *Suspiria* dans le périodique.

A partir de 1845, et dans les dix années qui suivirent, De Quincey continua à espérer et projeter de publier *Suspiria de Profundis* dans son intégralité, et pendant ces années-là, il en publia pourtant d'autres fragments, sans toutefois les identifier clairement comme faisant partie de son œuvre. En 1849, il revint au *Blackwood* pour publier « La Malle-Poste anglaise », cet extraordinaire poème en prose sur un moment de choix fatal, avec ses immenses rêves-réverbérations, qui était de manière évidente l'apogée de la deuxième partie des *Suspiria*. En 1849, De Quincey publia aussi « Le Sphinx de Thèbes », qui avec son thème de l'Œdipe proscrit, appartient aux « Mondes parias », troisième partie des *Suspiria*. De Quincey, qui se répandait alors en articles dans les périodiques, avec une précipitation empreinte de lassitude, étoffait parfois ses articles, à bon escient ou non, en y ajoutant des fragments de ses brouillons inédits des *Suspiria* ; par exemple, en 1852, il ajoute à un article sur Sir William Hamilton une ou deux pages de ce qui appartient, semble-t-il, à la quatrième partie, « Le Royaume des Ténèbres » ; ou encore, en 1854, pour un nouveau tirage du *Meurtre considéré comme l'un des beaux-arts*, il ajoute une postface décrivant le meurtre de la famille William sur la grand-route de Ratcliffe, en 1812, récit saisissant, qui n'a rien de commun avec la sombre jovialité de l'original (*Le meurtre considéré comme l'un des beaux-arts*), et bien plus susceptible d'avoir été écrit pour le « Royaume des Ténèbres ».

Lorsqu'en 1853 on commença à publier ses œuvres choisies sous le titre *Selections Grave and Gay*, il compromit encore plus l'intégrité des *Suspiria*, en extrayant des fragments de ces derniers pour les insérer dans ses « Esquisses autobiographiques », et cela en dépit de son désir de publier les *Suspiria* dans leur version intégrale. Faisant allusion à cette insertion dans sa « Préface générale » aux *Selections Grave and Gay*, il affirme qu'il n'y a guère plus d'un tiers des *Suspiria* qui ait déjà été publié. En mai 1855,

il essaya sérieusement de rassembler les matériaux des *Suspiria* pour publication. Les difficultés se révélèrent fort grandes. Certains de ses paquets de manuscrits étaient détenus par ses propriétaires et créanciers, et il dut les racheter à un prix très élevé, s'apercevant ensuite qu'ils ne contenaient pas les parties les plus importantes des *Suspiria*. Même les papiers en sa possession étaient virtuellement inaccessibles. Chacune des pièces dans lesquelles De Quincey travailla jamais était encombrée de piles d'épreuves, de périodiques, de manuscrits, de coupures de journaux, de lettres demeurées sans réponse, de livres de bibliothèque qui auraient dû être rendus depuis longtemps ; il y en avait des tas sous le lit, sous le sofa, partout sur le plancher, ne laissant qu'un espace étroit pour s'asseoir et écrire. Il s'était inventé un système (« hermétique, mais compréhensible pour moi ») qui régissait leur classement et emplacement, si bien qu'il ne supportait pas qu'on y touche ou qu'on les déplace. Mais il passait lui-même des nuits entières à chercher en vain un papier enseveli, fouillant à tâtons parmi eux, une chandelle à la main, mettant le feu aux piles branlantes et détruisant ainsi des manuscrits irremplaçables.

Au début de 1856, il était toujours en train de trier d'innombrables papiers, à la recherche des parties manquantes des *Suspiria*, mais pendant l'été, il entama cette tâche autrement difficile qui consistait à reproduire de mémoire les passages manquants. En septembre, il prétendit avoir travaillé dessus depuis un mois et avoir presque terminé. Mais le fiasco de 1845 se répéta en 1856. Jamais aucune version intégrale des *Suspiria* ne parut. Les dégager de ses publications antérieures partielles et rétablir leur autonomie était une tâche trop grande pour un De Quincey malade et âgé de soixante-dix ans. Il renonça, incorpora, en 1856, certains des fragments encore inédits des *Suspiria* dans la version révisée et élargie des *Confessions*, et annexa à la fin de l'ouvrage, sans beaucoup d'à propos, une vision paria de la prostituée « La Fille du Liban », qui appartenait clairement à la troisième partie des *Suspiria*. Dans sa note liminaire à l'édition révisée des *Confessions*, De Quincey parlait des vingt ou trente « rêves et visions de midi » inédits, dont « La Fille du Liban » était l'unique survivant. Les autres avaient été détruits par un incendie accidentel.

Il est impossible de savoir maintenant si ces « visions » ont été réellement brûlées ou détruites d'une autre manière, ou si elles étaient seulement enfouies sous les piles chaotiques de notes et de manuscrits, ou bien encore n'avaient jamais existé. Quelques fragments inédits des *Suspiria* survécurent en fait et furent publiés dans « Les Œuvres posthumes ». Ce sont « Le Sombre Interprète », supprimé par Blackwood en 1845 ; une légende arabe illustrant les effets irrémédiables de menues erreurs dans les choix que fait l'homme, qui appartient à la deuxième partie des *Suspiria* ; une vision prémonitoire de sa future femme, qui la plaçait parmi les innocents réprouvés de la troisième partie « Les Mondes Parias ». Parmi les papiers de De Quincey, la trouvaille la plus séduisante, mais la plus cruelle aussi, fut une liste qui dressait le contenu de ce qui aurait dû se trouver dans la version complète des *Suspiria*, soit trente-deux parties, dont dix avaient été publiées du vivant de De Quincey, plusieurs autres parties ayant été

publiées dans les *Œuvres Posthumes*. On peut rattacher certains des autres titres à des préoccupations connues de De Quincey.

« L'Archevêque et le Contrôleur du Feu » auraient peut-être été la version de son article « Jeanne d'Arc », la plaçant parmi les innocents trahis des « Mondes Parias », et là aussi, « Cagot et Cressida » aurait trouvé une place, cette Cressida qui dans une légende terminait ses jours comme prostituée et lépreuse, et ses Cagots, les vagabonds réprouvés du Béarn. Mais nul ne sait quels singuliers mystères de la mémoire, du rêve et de la fatalité sont enfouis derrière ces titres, « Navires en perdition », « La Chambre d'enfant dans les déserts d'Arabie », « Le Matin de l'exécution » ? Peut-être serait-il encore possible, avec l'aide de cette liste, de rassembler, à partir des œuvres publiées de De Quincey la plupart des fragments éparpillés des quatre parties des *Suspiria de Profundis*, et de restituer à la littérature anglaise dans toute sa profondeur et sa prescience, cette vision intuitive qui permet de comprendre les mécanismes subconscients de la psychologie humaine.

N.B. : Ce texte a été publié dans le T.L.S. n° 4297 du 9 août 1985, pp. 871-872. Les lettres inédites de De Quincey au *Blackwood Magazine* sont publiées avec la permission du Conseil d'Administration de la Bibliothèque nationale d'Ecosse.